



Perspectives chinoises

2009/1 | janvier-mars 2009
La société chinoise face au SIDA

Steve Chan, China, the U.S., and the Power-Transition Theory: A Critique

Londres et New York, Routledge, 2008, 197 p.

Lynn T. White



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5195>
ISSN : 1996-4609

Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2009
Pagination : 119-121
ISBN : 978-2-9533678-0-5
ISSN : 1021-9013

Référence électronique

Lynn T. White, « Steve Chan, China, the U.S., and the Power- Transition Theory: A Critique », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2009/1 | janvier-mars 2009, mis en ligne le 01 avril 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5195>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

Steve Chan, China, the U.S., and the Power- Transition Theory: A Critique

Londres et New York, Routledge, 2008, 197 p.

Lynn T. White

- 1 Une future guerre sino-américaine est-elle possible ? Et si elle éclatait, serait-elle initiée par la Chine, puissance émergente, ou plutôt par les États-Unis, hégémon sur le déclin ? De nombreux théoriciens de la transition du pouvoir ont interprété les guerres mondiales du XXe siècle comme des conflits engagés par l'Allemagne dans le but de remplacer la Grande-Bretagne comme hégémon mondial. L'application contemporaine de ce paradigme suggère que les États-Unis, encore dominants, pourraient rassembler leurs forces pour résister au pouvoir émergent de la Chine. Néanmoins, Chan considère que cette version de la théorie de la transition du pouvoir est à la fois une description inappropriée du passé et une prophétie auto-réalisatrice de guerre. Il relie alors le futur sino-américain à des transitions plus fluides, comme celle de la Grande-Bretagne aux États-Unis.
- 2 Même si « les hommes politiques et les universitaires construisent des réalités [...] la Grande-Bretagne a choisi l'apaisement face aux États-Unis et l'opposition à l'Allemagne ». Et Chan suggère que les motivations britanniques n'étaient pas culturelles : « l'argument pour l'affinité [anglo-américaine] suffira difficilement à expliquer la décision de Londres de recruter le Japon comme jeune partenaire en Asie-Pacifique à la fin des années 1800 » (p. 4). Il avance alors que la principale peur en Allemagne dans les années 1910 et 1930 était celle d'une Russie émergente, et que les efforts de Berlin pour maintenir Londres (puis Washington) dans la neutralité échouèrent quand l'intérêt d'alliés plus petits à faire la guerre dépassa l'intérêt d'alliés plus grands à préserver la paix. Avant des conflits majeurs, ce sont les queues qui remuent les chiens.
- 3 Chan suggère que les États émergents sont assez rationnels pour ne pas entrer en guerre sur la simple base d'humiliations passées ou de différences actuelles de régimes politiques. Ils deviennent au contraire violents quand le résultat attendu de la guerre

présente un bénéfice net pour eux. « Les guerres se déclarent à cause des déséquilibres entre le pouvoir des États et leur part de “bénéfices” », dans l’ensemble qui comprend tant les nouveaux venus que les hegemon. Le danger se profile ainsi quand les dirigeants nationaux estiment qu’ils ne reçoivent pas « une part équitable de bénéfices en proportion de leur pouvoir » (p.75). Par exemple, si un État insatisfait a prospéré grâce à ses exportations (comme c’est le cas de la Chine, au moins jusqu’en 2009), un sens aigu d’insultes subies dans le passé peut fonder une rhétorique, sans pour autant générer de violence. Chan prédit ainsi qu’une transition de pouvoir sino-américaine « a peu de chances de se matérialiser avant les trois prochaines décennies au moins, si tant est qu’elle doit arriver » (p. 9). Une déclaration d’indépendance non chinoise de la part de Taiwan pourrait toutefois menacer cette paix. Mais Chan prévoit (et rejoint ici l’espoir du présent contributeur) que la politique américaine pourra éviter une guerre en continuant d’assurer tant Pékin que Taipei que les États-Unis ne soutiendront pas une telle déclaration.

- 4 Pour formuler sa critique, Chan analyse à la fois les catégories logiques et les témoignages des faits. Si nous apprécions la diversité des styles d’argumentation de Chan, nous préférons néanmoins l’histoire précise aux logiques décorporées. Il est possible de formuler des objections à l’agencement de ces deux causalités que propose le livre. Par exemple, Chan note que la plupart des théoriciens allemands de la transition du pouvoir ont, avant chaque guerre mondiale, perçu les États-Unis comme un prétendant non central dans la politique mondiale, compte tenu de l’attention trop exclusive de Berlin envers le continent européen. Mais il pourrait être plus simple de dire que Berlin sous-estimait les réactions de Londres et de Washington, et surestimait la puissance de l’Allemagne. Une plus grande résistance aux leurres de l’abstraction aurait pu mener l’auteur à exprimer directement le souhait que Pékin n’agisse pas sur le front extérieur jusqu’à ce que son pouvoir soit suffisant pour assurer un succès chinois pacifique. Pour prendre un autre exemple, il est difficile d’évaluer la vérité d’une phrase comme la suivante : « un grave sens d’insécurité, plutôt qu’un excès de confiance, constituait l’impulsion sous-tendant le programme militaire japonais [avant Pearl Harbor] » (p. 56). En réalité, il est possible de documenter à la fois l’insécurité et l’excès de confiance, comme facteurs de cette erreur. Les spécialistes des sciences sociales, y compris beaucoup de ceux que Chan critique à juste titre, ont un penchant pour les explications monocausales, comme celle qui aurait pu être évitée ici.
- 5 Chan dresse une panoplie complète de comparaisons historiques et de causalités théoriques convaincantes (y compris plusieurs versions du réalisme, de l’institutionnalisme et du constructivisme). Et pour ne pas entretenir le suspense, il conclut de manière optimiste. Les grandes guerres peuvent éclater quand des puissances émergentes sous-estiment la dissuasion étendue (extended deterrence) d’hegemon qui n’affichent pas clairement leurs intérêts. Mais Chan ne pense pas que cela arrivera prochainement dans le cas sino-américain, où les deux puissances sont nucléaires, et où le dissuasif le plus ostensible se focalise autour d’une attaque de Taiwan, à supposer que l’île ne renonce pas légalement à son option de rester chinoise. Le danger d’une guerre sino-américaine viendrait donc potentiellement d’une indécision américaine à dissuader d’un conflit, ou à faire des concessions. D’autre part, Chan estime que les voisins de la RPC, y compris Taiwan, s’engageront dans la prospérité chinoise plutôt que d’y résister. Et il argumente que si la Chine reçoit des bénéfices nets adéquats de sa relation globale avec les États-Unis, la paix l’emportera. Il ajoute que « les tendances actuelles sont en faveur

d'une éventuelle résolution du statut de Taiwan » (p. 119). Une grave récession économique, une définition plus nationaliste des « bénéfiques » par les dirigeants de Pékin, ou la résurgence d'un nationalisme taïwanais pourraient toutefois inspirer moins d'optimisme – mais Chan suggère que les hommes politiques peuvent continuer d'éviter une guerre.

- 6 Il nous semble que Chan a raison, même si quelques-unes de ses interprétations sont exprimées de manière inutilement complexe. Il prétend que « pour qu'une politique de dissuasion centrale (pivotal deterrence) soit crédible, Taipei doit être amené à croire que Washington n'a pas réellement l'intention de l'abandonner même dans le cas d'une déclaration d'indépendance formelle » (p. 101). Cette phrase dépend d'une discussion involutive sur les différences entre dissuasion « étendue » et « centrale »¹, mais cette réflexion omet de considérer certains facteurs comme les capacités navales des États-Unis, la politique intérieure de Taiwan et de la RPC – et après l'introduction de ces facteurs, le discours devient convaincant. La théorie est toujours nécessaire avant que les données empiriques ne soient rassemblées, mais Chan a trop confiance en la science politique contemporaine dans les quelques cas où il place la déduction avant l'induction, sans remarquer la relation en boucle entre ces deux approches.
- 7 Certains lecteurs importants de ce livre se trouvent en Chine. Quelques uns, comme apparemment le doyen de l'Université de Pékin, Wang Jisi, adhèreraient à l'opinion de Chan selon laquelle aucune transition de pouvoir ne peut avoir lieu prochainement. Leur politique étrangère est donc prudente. Mais les lecteurs les plus importants seront aux États-Unis, s'ils perçoivent la preuve fournie par Chan que des hegemons sur le déclin (souvent éperonnés par des alliés bien plus petits) ont pris des décisions cruciales qui ont mené à la guerre.
- 8 Un point de basculement du pouvoir se fait jour si la puissance d'une nation dépasse celle d'un autre pays. Il subsiste toutefois des problèmes profonds concernant les instruments de mesure comme l'index composé de capacités nationales (Composite index of national capability), qui a été utilisé par les chercheurs dans le projet des Corrélatifs de la guerre (Correlates of war project), ainsi que ceux développés par la CIA et d'autres. Des chercheurs en sciences sociales chinois, comme le professeur de Qinghua Yan Xuetong, ont été des enquêteurs zélés sur la puissance nationale, et Yan y inclut un facteur subjectif : le degré de volonté d'utiliser des capacités objectives. L'impact d'une puissance culturelle « douce » (soft power) a aussi été étudié : le nombre de touristes, d'étudiants ou de films étrangers. Ainsi, le danger d'une guerre tragique et inutile se dissimule dans les larges zones grises où des conflits asymétriques sont possibles (et non dans un « point »), et où une transition de pouvoir effective est incertaine.
- 9 Un problème posé par la théorie de la transition de pouvoir, que Chan mentionne sans toutefois insister, est que le pouvoir est vide de sens s'il est séparé du but pour lequel il est mis en oeuvre. Les actuelles « superpuissances » mondiales n'ont pas toutes été si « super » en des lieux comme la Somalie, ou en servant leurs propres intérêts au Moyen-Orient. La critique proposée par Chan de la transition de pouvoir est convaincante, et il aurait pu l'étendre en soulignant que les évaluations statistiques de la puissance, abstraction faite de sa raison d'être, sont difficiles à interpréter. Ainsi, des critiques de cette critique sont possibles. Mais Chan a écrit avec soin un livre circonspect à propos d'une problématique mondiale de première importance. Ce livre est comme un cours intensif tant en théorie des relations internationales que sur la relation de sécurité sino-

américaine. Il est donc hautement recommandé à toute personne intéressée tant par la Chine que par les études sur la paix.

10 Traduit par Georges Favraud

NOTES

1. La « dissuasion centrale » ou pivotal deterrence réfère à un modèle où un troisième acteur joue un rôle dissuasif (de « pivot ») sans prendre position entre les deux parties en conflit. (NDLR)

AUTEUR

LYNN T. WHITE

Professeur de sciences politiques et d'affaires internationales à l'Université de Princeton